

Discours de Monsieur Louis-Xavier Thirode, préfet de l'Ain

Journée nationale à la mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites de l'État français et d'hommage aux « Justes » de France

Dimanche 19 juillet 2026

Maison d'Izieu

Seul le prononcé fait foi

Monsieur le Maire d'Izieu, Monsieur le Maire de Brégnier -Cordon,

Madame et Monsieur les Conseillers départementaux,

Madame la Vice-présidente du Conseil régional,

Madame la Présidente de la Communauté de Communes de Bugey-Sud,

Mesdames et Messieurs les élus,

Monsieur le Président de l'Association de la Maison d'Izieu,

Monsieur le Directeur de la Maison d'Izieu,

Monsieur le Rabbín Couckroun, aumônier régional des armées de la zone Sud-Est,

Mesdames et Messieurs les représentants des associations patriotiques et mémorielles,

Mesdames et Messieurs, en vos grades et qualités,

Mesdames, Messieurs,

Il y a dix-neuf ans, au Panthéon, sous ce dôme où la République offre un repos glorieux à ses plus belles figures, un président de la République fit entrer les Justes de France parmi eux. On

y avait porté des conquérants, des savants, des écrivains, des voix qui avaient changé le siècle. On y porta ce jour-là des paysans, des institutrices, des concierges, des gens ordinaires, de gens comme nous tous, dont le seul fait d'armes fut d'avoir, une nuit, entrouvert une porte et fait briller une lumière. Ce jour-là, le Président Jacques Chirac posait des mots sur une vérité que la France avait mis soixante ans à oser dire tout entière. À côté de l'État « dit » français, qui livrait, il y eut des Français qui, eux, cachaient. À côté de fonctionnaires et d'individus qui obéissaient, il y eut des fonctionnaires et des individus qui désobéissaient. Ce jour-là, le Président Chirac a scellé une nouvelle pierre dans l'édifice de notre mémoire collective. Nous sommes réunis ce dimanche, ici à Izieu, loin de Paris, dans ce département qui eut aussi ses veilleurs, pour cette pierre ne cesse pas de soutenir la voûte immense de notre grandeur.

Que faut-il entendre par ce mot, « Juste » ? Il ne date pas du siècle des camps. Il vient de plus loin, de la pensée rabbinique la plus ancienne, qui distinguait déjà les « *Hassidei Umot Ha'Olam* », les « pieux parmi les nations » : ces non-Juifs dont la droiture, disait le *Talmud*, leur ouvrait une part au monde à venir. Quand l'institut Yad Vashem se constitue à Jérusalem en 1953, puis installe en 1963 une commission présidée par un juge de la Cour suprême d'Israël, il ne fonde rien : il rallume une lampe deux fois millénaire, mais, parce que la Shoah l'exige, il entoure ses travaux d'une procédure qui se veut presque un cérémonial. **Est Juste celui qui a porté secours à un Juif menacé de mort ;** qui l'a fait au péril conscient de sa vie et de celle des siens ; qui n'en a attendu ni récompense ni gratitude ; et dont l'acte est attesté par celui qui fut sauvé ou par des pièces probantes. Ni le sentiment, ni la bonne intention, ni le remords tardif n'y suffisent. Il faut **un acte, risqué, gratuit, vérifié.** Derrière cet acte, de dessine ce que le philosophe Emmanuel Lévinas – lui qui perdit les siens dans la nuit et le brouillard –, appelait la « *convocation par le visage d'autrui* » : cette manière qu'a le visage d'un homme traqué de nous commander, avant tout calcul, avant toute prudence, de répondre de lui.

Ce cérémonial a produit un chiffre. Depuis 1963, près de 29 000 personnes à travers le monde, ont reçu le titre de « Juste », le tout dans plus de cinquante pays. La France, elle, en compte aujourd'hui plus de 4 300 Justes, la troisième nation au monde après la Pologne et les Pays-Bas, mais la première, si l'on rapporte ce nombre à l'ampleur de sa propre défaillance

d'État. Notre région, cette terre qui va de Lyon aux confins savoyards et jurassiens, traversée par la ligne de démarcation, adossée à la frontière suisse, fut l'un des grands refuges pour tous les ennemis du Reich, en particulier ces « *bacilles* », ces « *parasites* » dont Hitler voulait purger jusqu'au souvenir. Le grand Sud-Est compte ainsi 900 Justes. L'Ain y a sa part, modeste par le nombre, entière par la dette : une vingtaine de noms reconnus par Yad Vashem, parmi lesquels figurent, par exemple, Jean et Emma Voirin, un couple de modestes employés de Génissiat, Jean-Marie Bordonnat, ouvrier des Ponts-et-Chaussées de Belley, ou René Nodot, délégué département du service social des étrangers Bourg-en-Bresse. Avec bien d'autres, cultivateurs, gens de peu, gens de rien, gens comme nous, ont, un jour, tout risqué pour des inconnus. Pour ce mystère de fraternité qui unit les Hommes entre eux. Pour ce rien qui vaut absolument tout : le regard d'un semblable, le regard d'un frère en Humanité, ce regard qui nous projette directement dans l'âme de l'Autre et qui nous ramène à notre suprême dignité. **J'ajoute, parce que ma charge me l'impose, que le corps préfectoral et les forces de sécurité intérieure ne furent pas seulement l'instrument de la persécution :** quatre-vingt-dix-huit agents du ministère de l'Intérieur – préfets, secrétaires de préfecture, gendarmes, policiers, sapeurs-pompiers – ont reçu ce même titre, pour avoir, depuis l'intérieur de l'appareil d'État, choisi de le trahir plutôt que de le servir jusqu'au bout. Cette mémoire-là m'oblige, et j'entends qu'elle oblige toute mon administration.

Il faut à présent regarder ce que ce chiffre recouvre, car il porte une leçon dont notre époque a un besoin criant. Une historiographie exigeante — celle de Michael Wildt, celle de Christian Ingrao — a démontré, non pas contre mais en complément de la thèse de la « *banalité du mal* » développée par Hannah Arendt à partir du cas d'Adolf Eichmann, que les hommes qui conçurent et exécutèrent l'extermination des Juifs d'Europe n'étaient ni des automates ni des fonctionnaires sans qualités : c'étaient des convaincus, une « génération de l'inconditionnel » (*Generation des Unbedingten*) qui avaient choisi, en conscience, l'ordre criminel qu'ils servaient.

Si l'on prend cette leçon au sérieux, il faut en tirer la conséquence symétrique pour le bien qui lui fit face. Le sauvetage ne fut pas davantage un réflexe, une bonté qui aurait coulé de source. Cacher une famille pendant trois ans, fabriquer de faux papiers semaine après semaine, mentir chaque jour au gendarme, au voisin, parfois à son propre curé : cela ne se fait

pas par accident. Cela se décide, encore et encore, chaque matin que Dieu fait, dans le secret de sa conscience, sans témoin et sans applaudissement. Aristote l'avait dit : la vertu n'est pas un don de la nature, elle est une *hexis*, une disposition que l'on se forge à force de répéter l'acte juste. **Pascal, plus tard, dira que la grandeur de l'homme ne tient pas à l'espace qu'il occupe dans l'univers, mais à la pensée qui lui permet de s'y tenir debout quand tout l'y écrase.** Voilà pourquoi les Justes furent si rarement des héros de naissance et si souvent des gens sans grade : ils ne différaient pas des autres par un tempérament hors du commun, mais par une décision qu'ils surent tenir, jour après jour, quand tant d'autres cédèrent, une fois pour toutes, à la peur.

Kant nous donne la grammaire exacte de leur geste : agir par devoir, non par intérêt ni par calcul de récompense : c'est très exactement le critère de Yad Vashem, nulle contrepartie recherchée, et c'est très exactement ce que dit, dans une tout autre langue, la tradition juive elle-même. Sur la médaille remise à chaque Juste est gravée une phrase de la *Mishna* : « *quiconque sauve une vie sauve un monde entier* ». Chaque existence porte en elle un monde possible, une descendance de pensées et d'actes qui, interrompue, s'éteint sans retour. Sauver un homme, ce n'est donc jamais sauver un seul homme. Les kabbalistes de Safed, au XVI^e siècle, enseignaient que Dieu, pour laisser place au monde, avait dû se contracter, se retirer de lui-même : ils appelaient ce retrait le *tsimtsoum*. Il y a, dans le geste du Juste, quelque chose de ce retrait-là : se faire un peu plus petit dans sa propre maison, dans son propre cœur, pour qu'un autre y tienne. La tradition hassidique va plus loin encore, avec la légende des trente-six Justes cachés, les *lamed-vav*, sur l'existence anonyme desquels le monde tiendrait debout sans que nul, parfois eux-mêmes, ne le sache. Le prophète Isaïe promettait à qui rompt le pain avec l'affamé et recueille le sans-abri que sa lumière jaillirait alors comme l'aurore. On ne peut s'empêcher d'y songer devant tant de Justes qui, longtemps après la guerre, s'étonnaient sincèrement qu'on vînt les honorer pour ce qu'ils considéraient comme allant de soi. Souvent, estimaient-ils, il n'y avait dans leur acte aucune ambition de grandeur, aucun orgueil, seulement la conviction qu'ils faisaient leur métier d'Homme. **C'est peut-être la définition la plus juste du Juste : celui qui s'efface derrière son acte, et ne laisse debout que le devoir accompli.**

Permettez-moi, pour finir, de revenir à ce 18 janvier 2007. Le président de la République y rappela un fait que l'on cite trop peu : grâce à cette « *solidarité agissante* », selon le mot de l'historien Serge Klarsfeld, les trois quarts des Juifs présents en France avant-guerre échappèrent à la déportation, alors que, sur les quelque soixante-quinze mille déportés, deux mille cinq cents à peine revinrent. A lui seul, ce chiffre dit ce que les Justes ont pesé dans notre histoire : non un supplément d'âme apporté à la tragédie, mais l'une de ses issues, l'une de ses digues. Le Président Chirac, au Panthéon, a parlé de « *lumières, par milliers* », qui « *refusèrent de s'éteindre* » sous la chape de haine tombée sur la France occupée.

Honorer les Justes ne se réduit pas à se souvenir d'un passé clos. C'est affirmer, pour aujourd'hui, qu'aucun ordre, aucune loi, aucune raison d'État ne dispense un Homme de rester un Homme, et que la conscience de chacun demeure, en dernier ressort, le seul rempart contre la barbarie. À l'heure où l'antisémitisme reprend, sous des habits nouveaux, un visage que l'on croyait rayé de l'Histoire, cette leçon n'est pas un hommage funèbre, mais une exigence pour le présent. Car, hélas, trois fois hélas, la haine antisémite est toujours là. Elle croît. Elle se répand. Les vieilles lunes font à nouveau poindre leur lumière blafarde, tandis que d'autres « *lumières sombres* » projettent leur éclat noir. En 2025, un sondage de l'IFOP indiquait que 16 % des collégiens et des lycéens ne souhaitaient pas avoir d'ami juif et que plus de la moitié avaient déjà entendu dire, atour d'eux, du mal des Juifs. Cette haine antisémite est sciemment encouragée par des partis qui l'utilisent comme un fonds de commerce électoral, maquillé d'antisionisme et d'une théorie politique qualifiée « *d'agonistique* », c'est-dire destinée à provoquer le conflit entre plusieurs communautés. Cette stratégie est documentée. Il s'agit d'une stratégie honteuse. Destructrice. Méprisable.

Pour combattre cette haine antisémite, pour combattre toutes les haines, notamment xénophobes, qui visent à fragiliser la communauté des citoyens, nous disposons des armes de l'Histoire longue. Je pense, par exemple, à ce qui constitue sans doute l'un des plus grands textes de notre histoire parlementaire, la loi du 13 novembre 1791, qui consacre en un geste magnifique jeté à la face du monde l'émancipation des Juifs, c'est-à-dire leur entrée dans la communauté nationale comme « *citoyens actifs* ». Cette loi est magnifique de fraternité. Elle nous rappelle surtout que notre Nation se fonde sur une communauté de citoyens, et pas sur des groupes autonomes les uns des autres. Je pense aussi, plus simplement, à l'article 10 de la

Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen du 26 août 1789 : « *Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi* ». Nous devrions tous connaître cet article par cœur et conserver en nos âmes le magnifique équilibre qu'il pose. Et où tout est dit.

Les Justes surent s'en montrer dignes. La République n'oublie pas ceux qui, quand elle a failli, ont continué d'être elle-même. Elle leur doit, à défaut d'autre chose, de ne jamais cesser de dire leurs noms et de tenir, comme eux, la lampe allumée.

Vive la République, vive la France.